

poussent la peur jusqu'à la politesse, et daignent s'incliner quand je m'amuse à leur faire une révérence. C'est que je pourrais les atteindre dans leur honneur et dans leur fortune, les couvrir presque tous de honte ou de ridicule, si ma propre sûreté ne me commandait le silence.

— Vous êtes un homme terrible, maître Guilmet !... Mais pourrais-je savoir ce qui m'a valu votre bienveillance ?

— Sachez d'abord qu'entre tous ceux que je hais, celui qui a la plus forte part de ma haine, celui qui a mis le trouble et la mort dans ma famille en se faisant aimer de ma mère.... car il faut bien dire cette affreuse vérité ! celui dont je ne puis plus me venger, parce qu'il a cessé de vivre, se nommait le marquis de Listrac.

— Alors mon nom aurait dû vous éloigner de moi.

— Pourquoi, si comme moi vous étiez sa victime ?

— Que voulez-vous dire ?

— Son héritier dans ma haine est le fils qui porte si insolemment son nom, celui qui vous a offensé, votre rival.

— Mon rival !

— Oui, Didier, je sais votre secret ; vous aimez Mme de Villemaure, espérez. Je pars ce soir pour un voyage qui durera quinze jours ; à mon retour, votre sort changera peut-être. Adieu.

Guilmet quitta Listrac sans vouloir donner d'autres explications.

Le jeune comédien continua de jouer sous le nom de Didier les rôles de son emploi. Tous les soirs il voyait Mme de Villemaure, et sa passion augmentait. Au bout de quinze jours, Guilmet reparut.

— Mon ami, s'écria l'ex-procureur, vous n'êtes plus comédien. Je viens de rencontrer votre directeur et je lui annoncé que vous donniez votre démission.

— Avez-vous perdu la tête dans votre voyage, mon cher Guilmet ?

— Non, mais j'ai trouvé ce que je cherchais.

— Ne me parlerez-vous pas plus clairement qu'avant votre départ ?

— Oui, certes, et tout de suite, car le temps presse. Le chevalier de Listrac va venir chez moi je lui ai écrit de façon à ne pas lui permettre de refuser mon invitation.

— Pourquoi ? dites-vous, le chevalier de Listrac ? n'est-il plus marquis ?

— Il n'y a d'autre marquis de Listrac que vous, mon ami.

— Que signifie cette nouvelle folie ?

— Rien de plus raisonnable et de plus positif. Votre nom, le mystère de votre origine, avaient éveillé en moi un soupçon : j'ai fait des recherches, et ce soupçon s'est trouvé juste. Je vous ai promis d'être bref ; voici votre histoire. Le marquis de Listrac, mort l'année dernière, avait été dans sa jeunesse un mauvais sujet fiéffé. Banni de la maison paternelle à la suite de ses déréglemens, il erra pendant plusieurs années, se livrant à ses funestes penchans et commettant partout les actions les plus condamnables. A cette époque, il connut votre mère, et ne pouvant triompher de sa vertu, il l'épousa ; puis, quand elle fut sur le point de vous mettre au monde, il l'abandonna. L'infortunée n'avait pu rejoindre son époux qui, tout en lui donnant son nom, lui avait caché son rang et le pays où résidait sa famille. Surprise par la mort, elle ne laissa aucun titre, aucun document propre à éclairer les bonnes gens qui vous recueillirent, et ceux-ci étaient trop pauvres et trop ignorants pour se livrer à des recherches utiles. Le marquis était rentré en grâce auprès de ses nobles parens ; il savait que votre mère était morte, et il se maria sans révéler sa première union. Par un hasard étrange, je n'ose dire par un crime du marquis, un incendie avait dévoré le presbytère où était déposé l'acte de ce premier mariage ; mais ce qu'il ne savait pas, et ce que